



Épisode 21 Saison 2 : Admirer autrement

Vous est-il déjà arrivé de vous sentir incohérent·e parce que vous constatez que vous continuez à admirer des personnes, des trajectoires, des positions sociales qui incarnent les normes que vous critiquez ? Le plus souvent, on ne s'en rend pas compte pour nous-même. On l'observe plus facilement chez les autres, comme toujours. C'est que l'on peut très bien s'indigner des rapports de pouvoir et, en dépit de cela, continuer à n'admirer que les personnes qui rejouent à leur façon les attributs de la domination.

J'avoue avoir toujours été sensible à la façon dont les personnes et les groupes rejettent d'autres personnes et d'autres groupes, en prétendant pourtant corriger l'exclusion sociale. C'est ainsi qu'un groupe se resserre en son sein autour de figures d'autorité qui, le plus souvent, incarnent les attributs du pouvoir que le groupe critique par ailleurs. C'est ainsi que la marginalisation se déroule à tous les niveaux de la vie sociale et que les minorités subissent le cumul de différents facteurs d'exclusion : partout, les caractéristiques du pouvoir se recoupent et ce sont elles qui sont admirées. Et c'est cette admiration qui suscite d'une part, la docilité des personnes qui subissent la domination, d'autre part la complicité des personnes qui sont en position de pouvoir. On le constate dans les religions les

plus hospitalières comme dans les groupes militants les plus alternatifs au système en place.

S'il s'agit d'une constante élémentaire de psychologie sociale, c'est que les rapports de domination ne supposent pas seulement de la violence matérielle. Ils s'appuient aussi sur notre besoin d'admirer. Et je ne vous dis pas ici qu'il faut renoncer à l'admiration, ce serait bien triste ! Au contraire, il serait bon que nous cultivions notre capacité d'admiration, suffisamment pour réussir à admirer les talents et les beautés que les normes dévalorisent. Cela demande une conscience autocritique aiguë et un brin de créativité. Mais tant que nous ne le faisons pas, notre admiration demeure conditionnée par notre culture et notre éducation : par elle, nous reproduisons avec enthousiasme, sans le savoir, les préjugés qui organisent et hiérarchisent la société.

Vous écoutez bien le vingtième épisode de la saison 2 du podcast de Simone et les philosophes. Je m'appelle Peggy Avez et, un mercredi sur deux désormais, je vous propose d'aborder un sujet avec une approche à la fois philosophique et féministe. Aujourd'hui, je vous invite à repenser le rôle de l'admiration dans les questions de domination et d'émancipation.

MUSIQUE

Nous sommes dociles. Dans son ***Discours sur la servitude volontaire***, **Étienne de la Boétie** pointait du doigt de façon déconcertante notre docilité. Nous nous plaignons des personnes au pouvoir. Nous pouvons les critiquer, les redouter et les haïr. Mais comment une telle domination pourrait-elle avoir lieu sans notre participation ? Elle ne le pourrait pas.

Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce que le moindre homme du grand et infini nombre de nos villes, sinon que l'avantage que vous lui faites pour vous détruire.

La Boétie assume et développe une idée qui ne nous fait pas plaisir : nous nous plaignons des tyrans, mais c'est nous qui leur donnons le pouvoir en leur

obéissant. L'assujettissement n'est pas l'effet du pouvoir d'un homme sur les autres, mais celui de l'autorité que les autres lui accordent. Nous obéissons sans qu'on y soit absolument contraints. Souvent, nous obéissons parce que nous trouvons du réconfort dans les divertissements que les chefs mettent à disposition du peuple. La consommation joue par exemple ce rôle-là : nous compensons la frustration d'obéir par des satisfactions plus faciles à obtenir. On se contente d'apaiser notre douleur par une satisfaction rapide et facile à obtenir. Mais pour qu'elle soit facile à obtenir, il faut que sa disponibilité ait été facilitée par les gouvernants. La Boétie donne ainsi quelques exemples de loisirs offerts par les personnes au pouvoir pour éteindre les désirs de révolte. Et j'ajouterais que, depuis un an, nous avons bien pris conscience du pouvoir décisionnel des autorités politico-économique sur ce que nous pouvons ou non obtenir.

Mais **s'il est nécessaire de prendre conscience de cette docilité qui conditionne tout rapport de pouvoir, il est aussi voire davantage nécessaire de comprendre ce qui conditionne cette docilité elle-même.** J'avais d'ailleurs consacré l'épisode 16 de cette saison à l'un de ces éléments : la culture de la violence concrète, matérielle et physique que subissent les femmes de génération en génération et dont notre mémoire est remplie. J'avais rapidement évoqué cette idée très empirique que la peur de mourir sous les coups encourage évidemment l'obéissance. Et qu'il faut plus qu'une prise de conscience pour en sortir : il faut du soutien et une justice institutionnelle qui mette un terme à cette maltraitance sexiste comme à toute autre maltraitance.

Mais cela ne suffit pas non plus. La vie des normes est aussi complexe que la condition humaine ! Elle se joue notamment dans notre façon d'aimer et d'aimer même ce que nous réprouvons moralement et intellectuellement.

Ainsi, **on peut être affectivement attaché-e aux figures d'autorité qui, pourtant, nous privent de liberté.** On l'observe malheureusement aussi chez les enfants maltraités, qui peuvent rester longtemps victimes de leur propre attachement au parent maltraitant. Mais on l'observe dans tous les rapports de domination. Au lieu de parler de servitude volontaire ou voulue, il faudrait plutôt comprendre la difficulté que cela représente d'admirer autre chose que ce qu'on nous a demandé d'admirer.

On le comprend notamment à la lumière de ce que **Freud** montre très bien dans son texte **L'avenir d'une illusion**. Selon lui, le maintien durable des rapports de domination entre classes sociales passe par l'idéalisation des figures d'autorité. Il n'y a pas de figures d'autorité, il n'y a pas de personnes au pouvoir sans cet attachement des dominé·e·s pour les dominants.

Ceux-là [**les opprimés**] peuvent être affectivement attachés à celle-ci [la classe dominante], ils **peuvent, en dépit de leur hostilité, voir leurs idéaux dans leurs maîtres.**

L'un des freins les plus notables à l'émancipation, outre la précarité matérielle, c'est donc à mon sens **l'admiration qu'on continue d'avoir pour les figures d'autorité. Encore une fois, le plus souvent sans en avoir conscience.** Je ne parle pas seulement d'*emprise* (on pourrait vite y voir là encore une fragilité psychologique), mais de disposition uniformément partagée à admirer ce que le groupe admire. Je dis "on" au sens où, même lorsqu'on a déconstruit les inégalités sociales, même lorsqu'on est conscient des discriminations de tous ordres, **il est difficile de se détacher affectivement des idéaux qui ont structuré nos représentations durant notre enfance. Spontanément, nous continuons d'admirer ce qu'on nous a présentés par le passé comme admirable.**

De façon très très schématique, mais c'est pour vous donner un exemple, on pourra continuer d'admirer l'assurance d'un homme de pouvoir et à dévaloriser la parole de quelqu'un qui, moins favorisé par sa condition sociale, ne s'exprimera pas avec autant d'assurance. Plus encore, on pourra admirer cette assurance chez un homme et la blâmer chez une femme. On y verra dans le premier cas une marque de charisme, tandis que dans le second, on y verra le signe d'un caractère prétentieux. L'exemple est léger. Je voulais surtout vous inviter à penser combien **nous aimons admirer, mais combien nous le faisons le plus souvent en reproduisant tacitement la hiérarchie de valeurs du groupe dans lequel on a vécu.**

Ce mécanisme psychique rend compte de ce que nous pouvons continuer à admirer des personnes qui valorisent des choses qui, pourtant, nous font souffrir.

Il rend compte aussi de ce que l'on peut avoir déconstruit théoriquement les rapports de pouvoir qui empêchent l'égalité démocratique. Et par ailleurs, en pratique, rejouer les préjugés qui ouvriront les portes aux privilégiés et les fermeront aux autres.

Dans le milieu académique dans lequel j'ai enseigné quelques années, j'ai ainsi observé ce biais, y compris chez les chercheurs spécialistes des discriminations sociales. Et plus largement, dans l'enseignement, on l'observe aussi. Les professeur-e-s admirent l'étudiant qui remplit les cases des privilèges (genre, couleur de peau, milieu social et géographique...) et sont bien moins facilement impressionnables par les autres. On continue d'être impressionnés par ce qu'on nous a présenté comme impressionnant durant notre propre jeunesse. Cette admiration ouvre les portes à celui qui fait autorité sans même qu'il ait à se donner le mal de faire ses preuves.

Sartre l'exprime avec une phrase très synthétique dans les ***Cahiers pour une morale***, je le cite :

La morale de l'esclave, c'est la valorisation de la force du maître.

En d'autres termes, la force ne suffit pas pour faire une relation de domination. Celle-ci suppose que la personne soumise survalorise le maître pour en faire un idéal intériorisé.

Mais si j'ai eu envie de vous proposer cette réflexion sur l'admiration et sur les normes qui la conditionnent, c'est aussi parce qu'il me semble que c'est un aspect que l'on considère trop peu, à savoir que **pour lutter contre l'oppression, il faut se mettre en état d'admirer des personnes, des situations et des talents que l'on n'admirait pas auparavant.** Revaloriser ce qui a été dévalorisé, ce n'est pas simple. Mais c'est une chose passionnante parce que le seul moyen d'y parvenir, c'est de s'intéresser à tout ce qui est ordinairement sous-évalué, *minorisé* si je puis dire. C'est passionnant aussi parce que l'on peut redécouvrir des actions que l'on faisait avec dédain et que l'on peut regarder autrement. Si le bouddhisme zen vante la dimension sacrée des tâches domestiques, là où notre tradition les a

méprisées en les imposant aux femmes, c'est que ce qui est admirable ou non dépend de l'intérêt qu'on lui porte. C'est dire en d'autres termes que pour nous libérer des préjugés, il nous faut aussi et peut-être d'abord être prêt-e à admirer le contraire de ce qu'on nous présente comme admirable.

À noter : le prochain Book Club vendredi 16 avril 2021 à 18h30. Nous aborderons l'ouvrage de Martha Nussbaum, *Les émotions démocratiques*.

Un immense merci à Geoffroy Montel qui continue de veiller sur la qualité du podcast en le masterisant, et à Macha Gharibian qui soutient Simone et les philosophes en me laissant utiliser sa magnifique musique !